

surtout le butin qu'on pouvait faire sous un chef si habile, les ramènèrent. Le pays entre la Loire et la Somme était soumis, et l'Armorique gagnée à son alliance.

Il attaqua alors les Burgondes, battit, près de Dijon (500), leur roi Gondebaud, assassin de son frère, le père de Clotilde, et lui imposa tribut. Puis un jour il dit à ses soldats : « Je supporte avec grand chagrin que ces ariens de Visigoths possèdent une partie des Gaules. Marchons avec l'aide de Dieu, et après les avoir vaincus, réduisons leur pays en notre pouvoir. » L'armée franchit la Loire, respectant religieusement sur son passage, par l'ordre exprès du roi, les biens des églises. Le roi des Visigoths, Alaric II, fut vaincu et tué à Vouglé, près de Poitiers (507); cette ville, Saintes, Bordeaux, puis Toulouse en 508, ouvrirent leurs portes. Théodoric, roi des Ostrogoths d'Italie, envoya en vain aux Visigoths une armée que battit Clovis, il ne leur resta en Gaule que la Septimanie (Nîmes, Béziers, Narbonne, etc.). Au retour de cette expédition, Clovis trouva les envoyés de l'empereur Anastase qui lui envoyait les titres de consul et de patrice avec la tunique de pourpre et la chlamyde. Il fixa ensuite sa résidence à Paris et extermina les uns après les autres Sigebert et Chlodéric, rois de Cologne, Chararic, autre petit roi franc, Ragnachaire et Riehaire, rois de Cambrai, Renomer, roi du Mans, pour recueillir leurs royaumes et leurs trésors. Après quoi il mourut (511) et fut enterré dans la basilique des Saints-Apôtres (Sainte-Geneviève), qu'il avait lui-même fait construire avec la reine Clotilde. Son règne avait duré trente ans, et sa vie quarante-cinq.

A la mort de Clovis, l'État qu'il avait fondé comprenait toute la Gaule moins la Gascogne, où aucune troupe franque ne s'était montrée, et la Bretagne, que surveillaient des comtes, ou chefs militaires, établis à Nantes, à Vannes et à Rennes. Les Alamans, dans la Lorraine, l'Alsace et la Souabe, étaient plutôt associés à la fortune des Francs que soumis à l'autorité de leur roi. Les Burgondes, après avoir un instant payé tribut, comptaient bien s'y refuser à l'avenir; et les villes de l'Aquitaine, faiblement contenues par les garnisons franques laissées à Bordeaux et à Saintes, étaient restées presque indépendantes.

Quant à la nation victorieuse, unie seulement pour la conquête et le pillage, elle s'était contentée de chasser les Visigoths de l'Aquitaine sans les y remplacer; la guerre terminée, les Francs avaient regagné, avec le butin, leurs anciennes demeures entre le Rhin et la Loire. Clovis lui-même s'était fixé à Paris, position centrale entre les deux fleuves, d'où il pouvait plus facilement surveiller la Bretagne, l'Aquitaine, les Burgondes et les tribus franques de la Belgique.

Les quatre fils de Clovis firent quatre parts de son héritage et de ses *leudes* ou fidèles, de manière que chacun d'eux eut une portion à peu près égale du territoire au nord de la Loire, où la nation franque s'était établie, et aussi une partie des cités romaines de l'Aquitaine qui payaient de riches tributs. Childebert fut roi de Paris avec Poitiers, Périgueux, Saintes et Bordeaux; Clotaire, roi de Soissons avec Limoges; Clodomir, roi d'Orléans avec Bourges; Thierry, roi de Metz avec Cahors et l'Auvergne.

Pendant quelques années l'impulsion donnée par Clovis continua. Thierry repoussa victorieusement des Danois qui étaient descendus aux bouches de la Meuse; et, en 530, il fit la conquête de la Thuringe. En 534, Clotaire et Childebert marchèrent contre la Bourgogne, à l'instigation de leur mère Clotilde. Clodomir, avait été vaincu et tué à Véséronce, en 524, par les Burgondes. Ses deux frères plus heureux assiégèrent Autun, mirent en fuite le roi Gondemar, et occupèrent tout le pays. Pendant ce temps, Thierry dévastait l'Auvergne qui avait essayé de se soustraire à sa domination.

Le roi des Ostrogoths d'Italie, Théodoric, avait enlevé, en 523, le Valais aux Burgondes, et le Rouergue, le Vivarais, le Velay aux Francs. A sa mort, arrivée en 526, les Francs reprirent l'offensive et ravagèrent toute la Septimanie (531) qui resta néanmoins aux Visigoths. En 533, Théodebert, fils de Thierry, reprit le Rouergue, le Velay et le Gévaudan; trois ans après, Vitigès, roi des Ostrogoths, céda aux Francs la Provence pour obtenir leur alliance contre les Grecs. Théodebert, fils et successeur de Thierry, depuis 534, alla en effet en Italie, battit les Goths et les Grecs, et pilla le pays tout à l'aise (539). Jaloux du butin qu'il rapporta, Childebert et Clotaire durent pour garder leurs leudes les mener butiner en Espagne; ils prirent Pampelune, mais ils furent arrêtés devant Saragosse et obligés de se retirer. Les Alamans de la Rhétie et les Bavares reconurent la suzeraineté des Francs; les Saxons leur payèrent tribut.

XXI.

PUISSANCE DES FRANCS MÉROVINGIENS. — CLOTAIRE I^{er}, FRÉDÉGONDE, BRUNEHAUT, CLOTAIRE II, DAGOBERT. — PRÉPONDERANCE DES FRANCS DANS L'EUROPE OCCIDENTALE. — MŒURS ET INSTITUTIONS APPORTÉES PAR LES GERMAINS AU MILIEU DES POPULATIONS ROMAINES. — BÉNÉFICES ET ALLEUX (558-638).

Cette vaste puissance se trouva réunie, en 558, entre les mains du seul Clotaire. La race de Thierry était éteinte. Childebert venait de

mourir ; Clodomir était mort le premier en 524, et de ses trois fils deux avaient été poignardés par Clotaire ; le troisième, sauvé par de fidèles serviteurs, s'était fait moine ; il est connu sous le nom de saint Cloud. Clotaire régna seul sur les Francs pendant trois ans ; il fit brûler dans une cabane, avec sa femme et ses enfants, son fils Chramn qui s'était révolté et battu les Bretons, ses alliés. A sa mort (564), son héritage fut de nouveau divisé en quatre royaumes : ceux de Paris, de Soissons, de Metz et de Bourgogne. La mort du roi de Paris, Charibert, les réduisit à trois en 567. Ce dernier partage eut plus de durée que les précédents, parce qu'il répondait à des divisions réelles, à des nationalités distinctes. Gontran commanda aux Bourguignons, Sigebert aux Francs austrasiens ou orientaux, et Chilpéric à cette population mêlée de Francs et de Gallo-Romains, qu'on appela Neustriens ou les Occidentaux. Quant à l'Aquitaine, elle resta divisée entre les trois rois. Paris, assez important déjà pour qu'aucun d'eux ne voulût consentir à le laisser à un de ses frères, appartint à tous les trois, et chacun n'y put entrer qu'avec la permission des deux autres.

Dans l'Austrasie (Belgique et Lorraine), plus rapprochée du Rhin par où les barbares étaient venus, et couverte d'une plus nombreuse population franque, les coutumes germaniques dominaient, et une foule de petits Etats y formaient une aristocratie puissante et guerrière, jalouse de ses rois. La Neustrie (Ile-de-France, Normandie, etc.), plus romaine parce qu'elle renfermait moins de barbares et plus d'anciennes cités, accordait davantage à l'autorité de ses rois et conservait quelques souvenirs, quelques usages de l'administration impériale. Cette différence de mœurs et de situation amena entre la Neustrie et l'Austrasie une opposition politique, qui éclata d'abord dans la rivalité de Frédégonde et de Brunehaut ; plus tard dans celle d'Ébroïn et des maires d'Austrasie.

Avant que la lutte commençât, Sigebert eut à repousser une invasion des Avars qu'il battit en 562, mais qui le firent prisonnier en 568, et peu de temps après le relâchèrent. Gontran, de son côté, dut rejeter au delà des Alpes les Lombards qui, cherchant à s'étendre hors de l'Italie, avaient franchi le Rhône par trois fois (570-576).

Pendant ce temps, Chilpéric répudiait sa première femme, Audowère, étranglait la seconde, Galswinthe, fille d'Athanagilde, roi des Visigoths, et sœur de Brunehaut, femme de Sigebert, épousait Frédégonde, et pillait à deux fois les provinces de Sigebert, occupé contre les Avars.

Celui-ci furieux et excité encore par sa femme, appela à son aide

les tribus d'outre-Rhin, s'empara des États de Chilpéric, et l'assiégeait dans Tournai, quand deux soldats, fanatisés par Frédégonde, l'assassinèrent (575) ; Chilpéric pillait ses trésors ; mais ne put saisir le jeune Childebert II, âgé de cinq ans, que les leudes austrasiens reconnurent pour roi, en lui donnant un maire du palais. Frédégonde alors épouvanta la Neustrie de ses assassinats : Mérovée et Clovis, fils de Chilpéric et d'Audowère, Audowère elle-même, l'évêque de Rouen qui avait béni le mariage de Mérovée et de Brunehaut, enfin Chilpéric, en 584, tombèrent sous ses coups. Le pacifique Gontran trembla, et ne fut que peu rassuré par les avances de Frédégonde, qui lui déféra la tutelle du jeune Clotaire II, son fils, âgé de quatre mois. Il avait d'autres sujets de crainte. Brunehaut, rentrée en Austrasie, avait pris un grand ascendant sur son fils ; dans le midi, l'Aquitaine, restée toute romaine, essaya de se séparer des contrées barbares du nord, en se donnant un roi particulier, Gondowald ; il périt en 585, mais après avoir été sur le point de réussir. Un autre complot plus formidable fut secrètement formé en 587, parmi les leudes d'Austrasie et de Bourgogne pour assassiner les deux rois et se partager ensuite le pays. Les conjurés furent découverts ; parmi eux étaient nombre de ducs et de comtes ; Childebert et Gontran effrayés eurent une entrevue à Andelot, près de Chaumont. Ils firent alliance, et décidèrent que l'héritage de celui des deux qui mourrait sans enfants passerait au survivant ; que les leudes ne pourraient plus, selon leur caprice, porter d'un roi à l'autre leur fidélité ; mais en retour on leur garantit la possession héréditaire de leurs bénéfices. C'était un pas important vers l'établissement du régime féodal.

Gontran mourut en 593 ; Childebert II réunit les deux royaumes, et lui survécut trois ans. De ses deux fils, l'un, Théodebert II, régna en Austrasie ; l'autre, Thierry II, en Bourgogne. Le fils de Frédégonde, Clotaire II, gardait la Neustrie. Brunehaut, chassée par les leudes austrasiens (599) après avoir essayé de maintenir son pouvoir sur son petit-fils en le jetant dans tous les désordres, se retira en Bourgogne. Au milieu de ces meurtres et de ces révolutions il y avait des guerres de peuples. Deux fois les Neustriens furent vaincus près de Soissons, à Droissy (593), et à Lafau (596) par les Austrasiens ; ils le furent encore à Dormeilles, en Gâtinais (600), et près d'Étampes (604) par les Bourguignons : Paris fut pris. C'en était fait de Clotaire II si le roi d'Austrasie ne l'eût sauvé en traitant avec lui. Brunehaut furieuse poussa Thierry à attaquer Théodebert ; le roi d'Austrasie vaincu fut mis à mort, avec ses enfants, en 610 ; son frère ne lui survécut que trois ans, laissant quatre enfants sous la tutelle de

Brunehaut; cette femme impérieuse, espérait garder le pouvoir, et assouvir une vieille haine en réunissant les Bourguignons et les Austrasiens contre le fils de Frédégonde; elle fut trahie par les grands et livrée à Clotaire II, qui lui reprocha la mort de dix rois, et la fit attacher à la queue d'un cheval indompté. Les quatre fils de Thierry II furent égorgés (643).

Clotaire II réunit encore une fois, comme son aïeul Clotaire I^{er}, les trois couronnes de Neustrie, d'Austrasie et de Bourgogne; mais dès 622 il céda l'Austrasie à son fils Dagobert, qui hérita des autres provinces en 628. Dagobert fut le plus puissant et est resté le plus populaire des rois mérovingiens. Sous lui, les Vascons ou Basques, qui habitaient au sud de la Garonne, furent vaincus. Les Bretons, dans l'Armorique, promirent obéissance; et au delà du Rhin, la plus grande partie des Frisons et des Saxons payaient le tribut. L'empire des Francs s'étendait alors du Wésér aux Pyrénées et de l'Océan occidental aux frontières de la Bohême. Aussi Dagobert apparaît-il comme le chef de tous les barbares établis dans les provinces de l'ancien empire d'Occident. Il était l'allié des empereurs de Constantinople, et on le voit intervenir dans les affaires des Visigoths d'Espagne, auxquels il donna un roi; dans celles des Lombards d'Italie, qu'il força de respecter leur reine Gondeberge, sa parente, et d'attaquer les Vénèdes, ses ennemis. Enfin, ce fut sur la terre des Francs que les Bulgares fugitifs vinrent chercher un asile.

A l'intérieur, Dagobert s'appliqua à rendre bonne justice. Il visita lui-même ses royaumes pour réprimer les désordres, fit écrire les lois des peuples barbares, ses sujets, et reprit grand nombre de domaines usurpés sur le fisc royal; il fut libéral envers les églises, fonda l'abbaye de Saint-Denis où la plupart des rois de France après lui furent enterrés, encouragea le peu d'arts qui restaient encore et montra un luxe que n'avaient point connu ses farouches prédécesseurs. Sa mollesse l'a fait surnommer le Salomon des Francs. Le nom de l'orfèvre saint Éloi, son ministre, est resté attaché au sien. Il mourut en 638.

L'humanité a traversé peu d'époques aussi malheureuses que le VI^e et le VII^e siècle de notre ère. L'indiscipline, les brutales violences des barbares, l'absence de tout ordre, le réveil des antiques rivalités de canton à canton et de ville à ville, partout enfin une sorte de retour à l'état de nature, voilà ce que montrent les historiens de cette triste époque. Ajoutons, pour achever le tableau de ces temps déplorable, que toute culture de l'esprit s'arrête; que la langue latine se déforme dans ces bouches grossières; que rois et chefs, nul ne s'inquiète même plus de savoir lire et écrire; et que la civilisation,

naguère si brillante, est comme ensevelie sous les ruines amoncelées par les barbares.

Le clergé seul conservait quelques traditions de la science ancienne, quelque teinture des lettres dont il restait dépositaire. Cette supériorité de lumières, jointe au crédit que lui donnait son caractère sacerdotal, devait lui assurer bientôt la prépondérance dans la société. A côté des églises s'élevaient les monastères, sous la règle laborieuse de Saint-Benoît, et où l'étude, la transcription des manuscrits étaient constamment alliées au travail des mains et à la prière. Les nombreuses donations faites alors au clergé et la fréquence des conciles, dont quatre-vingt-trois furent tenus en Gaule du VI^e au milieu du VIII^e siècle, attestent la ferveur du zèle religieux.

Après la conquête, les Francs avaient pris une partie considérable des terres gauloises qu'ils avaient divisées par lots et tirées au sort. Ces terres, franches de tout tribut et dont la possession n'imposait à leurs propriétaires que le service militaire dans les guerres nationales, formèrent les *alleux*. Les rois, les chefs influents qui s'étaient réservé des domaines considérables, payèrent dans la suite les services de leurs compagnons ou *leudes* avec des terres cédées pour la vie et généralement, depuis le traité d'Andelot (587), à perpétuité. Mais ils attachèrent à cette cession l'obligation du service militaire et de certains devoirs à remplir vis-à-vis d'eux, en échange de la protection qu'ils assurèrent à leurs vassaux envers et contre tous. Ces terres protégées, mais dépendantes, formèrent les *benefices*. Les *terres tributaires* étaient celles que les Francs avaient laissées aux anciens propriétaires à condition d'un tribut en argent ou en nature.

Pour les personnes, on distinguait : 1^o les *hommes libres*, propriétaires d'alleux, qui ne devaient rien à personne, mais étaient obligés, vis-à-vis du roi, à quelques dons; vis-à-vis de la nation, au service militaire dans les guerres nationales; 2^o les *leudes*, qui avaient les *benefices* et étaient astreints à de certains devoirs envers ceux de qui ils les tenaient; 3^o le *Gallo-Romain*, propriétaire, dont la vie était estimée dans les lois des barbares, où tout, le meurtre comme le vol, se compensait avec de l'or, neuf cents sous, la moitié du prix de la vie d'un Franc. C'était ce qu'on appelait le *whergeld*, ou la composition, amende que le meurtrier devait payer à la famille du mort; 4^o et 5^o les *colons*, qui cultivaient les terres tributaires, mais à qui l'on reconnaissait encore la liberté personnelle que les *serfs*, vendus avec la terre qu'ils cultivaient pour leur maître, ne possédaient pas; 6^o le *clergé*, formant une classe à part, mais toute-puissante, sous ses chefs électifs : les évêques. La supériorité de lumière des gens d'Église leur faisait réserver toutes les charges qui exigeaient du savoir et l'art

d'écrire. Cette position leur permit d'accroître les privilèges et les dotations de leur ordre.

La royauté était à la fois élective et héréditaire, c'est-à-dire que le roi était élu, mais toujours choisi dans la famille des Mérovingiens. Au delà du Rhin les rois n'avaient eu qu'une autorité fort restreinte. Après la conquête de la Gaule, les Gallo-Romains, surtout les évêques, cherchèrent à donner à ces princes quelques idées d'ordre et d'administration. Ils leur firent diviser le territoire en provinces ou duchés, les duchés en comtés, les comtés en centuries, et essayer de rétablir les impôts perçus par les empereurs. Les tentatives de quelques-uns de ces rois ou de leurs ministres pour discipliner ce chaos, irritèrent profondément les grands, surtout ceux d'Austrasie, plus étrangers aux coutumes romaines. Les Francs avaient en effet apporté de la Germanie une idée qu'on ne connaissait pas dans l'empire, celle de la souveraineté de la nation. Pour les questions importantes, le roi était obligé, dans les premiers temps, de réunir l'assemblée générale à laquelle tous les hommes libres étaient tenus d'assister (*Champs de Mars*). C'est là aussi, qu'en souvenir de l'ancienne fraternité d'armes qui avait existé en Germanie, les Francs venaient offrir leurs dons annuels. Dans chaque comté, dans chaque centurie, les hommes libres formaient la cour du comte ou du centenier, pour rendre la justice. Ces habitudes de liberté et d'égalité s'alliaient mal avec les allures despotiques du régime impérial. Tous ceux qui en souhaitèrent le retour, Chilpéric, Brunehaut, Ébroïn, périrent à la peine. Mais cette victoire ne profita qu'aux grands, qui peu à peu formèrent, au milieu de la nation, une noblesse puissante.

Les villes conservèrent en général leur organisation municipale. L'évêque y eut naturellement une très-grande influence.

Chaque tribu germanique avait sa loi. Celles des Visigoths et des Burgondes se rapprochent beaucoup de la loi romaine, sous laquelle vivaient le clergé et les Gallo-Romains. Nous avons encore celles des Alamans, des Bavares, des Ripuaires et des Saliens. Trois caractères principaux les distinguent de la loi romaine. D'abord elles ne forment qu'une législation pénale, c'est-à-dire qu'elles ne s'occupent que des délits, ce qui accuse une société singulièrement violente. En second lieu, elles permettent de racheter toute blessure à prix d'argent, par une amende ou composition (*wehrgeld*), dont le prix diffère principalement d'après la condition de l'offensé. Enfin elles admettent la preuve des faits par le témoignage d'un certain nombre de parents ou d'amis, soit de l'accusé, soit de l'accusateur. Le juge peut ordonner cependant le combat ou *duel judiciaire* et l'épreuve de l'eau bouillante, accomplie par l'accusé en plongeant sa main au fond

d'un vase rempli d'eau en ébullition. S'il la retirait sans qu'il y eût trace de brûlure, il était acquitté. C'était le jugement de Dieu. Les tortures et les supplices étaient réservés pour l'esclave et le serf. L'homme libre n'était soumis qu'au *wehrgeld*.

Un article fameux de la loi salique décrétait qu'une femme ne pouvait hériter de la terre salique, domaine pour lequel le Franc devait le service militaire. Plus tard on conclut que cette prohibition s'étendait à la succession de la couronne, et les femmes en France ont été toujours exclues du trône.

 XXII.

DÉCADENCE DE LA RACE MÉROVINGIENNE. — AFFAIBLISSEMENT DE LA ROYAUTE.
— ROIS FAINÉANTS. — MAIRES DU PALAIS. — OPPOSITION DE LA NEUSTRIE
ET DE L'AUSTRASIE. — ÉBROÏN. — BATAILLE DE TESTRY (638-687).

Le règne de Dagobert fut comme un temps de repos entre la période des conquêtes et celle de la décadence qu'il vit commencer. Ce prince fut contraint de céder la plus grande partie de l'Aquitaine à son frère Charibert. Dix mille familles bulgares s'étaient réfugiées en Bavière; il ne sut s'en débarrasser qu'en les faisant égorger. De son vivant, mais surtout après sa mort, les défections se multiplièrent. Alors les Saxons refusèrent le tribut, les Thuringiens se révoltèrent, les Frisons se donnèrent un duc, les Bavares et les Alamans ne prêtèrent qu'une obéissance purement nominale. Dans l'intérieur même de la Gaule, la domination franque recula jusqu'à la Loire. Les descendants de Charibert régnèrent sur toute l'Aquitaine et la Gascogne. La Bourgogne méridionale se donna également des chefs nationaux. L'empire des Mérovingiens allait ainsi se morcelant et croulant de toutes parts : quelles en étaient les causes ? Les partages de la monarchie, la rivalité des divers royaumes, la faiblesse et l'incapacité des princes livrés dès l'enfance à de honteuses débauches, enfin l'ambition des grands qui cherchaient à s'emparer du pouvoir. Dans chaque cour il y avait un maire du palais, chef des guerriers, élu par eux juge de toutes les querelles qui s'élevaient dans la demeure royale. Peu à peu cet officier, qui n'avait que la police du palais et le commandement des leudes, prit le pouvoir; le roi se déchargea sur lui de ses fonctions.

Dès l'année 613, Varnachaire en Bourgogne, Radon en Austrasie et Gundoland en Neustrie se trouvèrent assez forts pour stipuler, en livrant Brunehaut à Clotaire II, qu'ils auraient leur charge à vie.

Quand Dagobert mourut (638) ses deux fils étaient encore enfants ; l'un, Sigebert II, régna en Austrasie sous la tutelle du maire Pépin de Landen ; l'autre, Clovis II, sous celle d'Erchinoald en Neustrie et de Flaochat en Bourgogne. Sigebert mourut en 656, et Grimoald, fils et successeur de Pépin dans la mairie d'Austrasie, se crut assez assuré de l'appui des grands pour nommer roi son propre fils. Le sang de Clovis était encore respecté. Clovis II renversa l'usurpateur et réunit toute la monarchie (656), mais mourut peu de temps après.

Le maire Erchinoald laissa la royauté indivise entre ses trois fils dont l'aîné, Clotaire III, âgé de quatre ans, parut régner sous la tutelle de sa mère, la reine Bathilde ; c'était une jeune femme anglo-saxonne, que des pirates étaient venus vendre sur les côtes du pays des Francs ; aussi, durant les dix années de son pouvoir, s'efforça-t-elle d'adoucir la condition des esclaves et des pauvres. Mais les grands, lassés de l'autorité d'une femme toujours entourée d'évêques, établirent deux rois, Clotaire en Neustrie et en Bourgogne, et Childéric II en Austrasie (660), égorgèrent en 664 le principal conseiller de la reine, l'évêque de Paris, et la reléguèrent elle-même au monastère de Chelles qu'elle avait bâti.

Ébroïn, maire de Neustrie, qui remplaçait Erchinoald depuis 659, essaya de mettre un terme à la turbulence des grands au profit de l'autorité royale dont il était dépositaire. A la mort de Clotaire III, au lieu de convoquer les grands pour élever un nouveau roi, de sa seule autorité il plaça sur le trône un troisième fils de Clovis II, Thierry III.

Mais les leudes et les évêques des trois royaumes, soulevés par saint Léger, évêque d'Autun, déposèrent Thierry III, mirent à sa place Childéric II et enfermèrent Ébroïn au monastère de Luxeuil. Le nouveau roi se brouilla bientôt avec saint Léger qu'il fit emprisonner à Luxeuil, et fut tué avec sa femme et ses enfants par un noble neustrien qu'il avait fait battre de verges. Au milieu de la confusion, Ébroïn sortit de sa prison, ressaisit son pouvoir, et recommença la lutte au nom d'un fils supposé de Clotaire III. Il battit les leudes neustriens et bourguignons, aveugla puis fit décapiter saint Léger (678), et abandonnant son faux roi, reprit Thierry III. Mais les grands d'Austrasie, renonçant à des rois qui ne savaient pas les défendre, ou qui les opprimaient, donnèrent à leur maire Martin et à son cousin Pépin d'Héristal le titre de ducs des Francs. Ébroïn battit en 680 les Austrasiens à Lafau en Laonnais, et tua Martin en trahison. Mais il fut lui-même assassiné l'année suivante et avec lui tomba le dernier défenseur de la royauté mérovingienne. Son successeur Berthaire, qui voulut continuer son œuvre, n'avait ni son énergie ni ses talents.

La France romaine, comme on commençait à appeler la Neustrie, fut vaincue à Testry (près de Péronne) par la France teutonique. Cette bataille mit réellement fin à la première dynastie des rois francs, qui subsistèrent, il est vrai, jusqu'en 752, mais sans une ombre de pouvoir.

XXIII.

PUISSANCE CROISSANTE DES MAIRES D'AUSTRASIE : PÉPIN D'HÉRISTAL ; CHARLES MARTEL ; PÉPIN LE BREF (687-752). — ILS RECONSTITUENT L'ÉTAT ET RELÈVENT LE POUVOIR. — PÉPIN LE BREF FONDE LA SECONDE RACE (752).

L'empire des Mérovingiens arrivé à son apogée sous Dagobert, s'était après lui lentement dissous entre les mains incapables des rois fainéants. L'empire s'en allait en pièces par la révolte des peuples, et l'autorité royale disparaissait par l'usurpation des maires du palais. Mais sur les bords du Rhin, au milieu des Francs ripuaires, s'élevait une famille qui, par ses richesses territoriales, sa nombreuse clientèle et la sainteté de quelques-uns de ses membres, s'était placée au-dessus de tous les grands de l'Austrasie. Pépin de Landen, ou le Vieux, maire du palais d'Austrasie sous le règne de Dagobert I^{er}, avait fondé la splendeur de cette maison. Du mariage de sa fille Begga avec Ansegise, fils de saint Arnulf, évêque de Metz, son parent, était né Pépin d'Héristal que nous avons vu avec Martin investi du titre de duc des Francs. Pendant le viii^e siècle et la première moitié du viii^e, la mairie d'Austrasie resta héréditairement dans cette famille qui allait, après un siècle et demi de guerres civiles, faire rentrer la nation dans la voie des conquêtes, et élever un nouvel empire presque aussi vaste que l'avait été l'empire romain d'Occident. La période que cette maison remplit se présente avec trois caractères : d'abord ce sont les efforts des premiers Carlovingiens pour reconstituer l'autorité en s'en emparant et pour reconstruire la monarchie franque en replaçant sous le joug les peuples déjà émancipés (687-768) ; puis les conquêtes et les essais d'organisation de Charlemagne (768-814) ; enfin, sous ses successeurs, la révolte des peuples et les usurpations des leudes (814-887), c'est-à-dire une nouvelle ruine de l'empire et du pouvoir.

Après sa victoire sur les Neustriens, à Testry, Pépin, dit un chroniqueur, prit le roi Thierry III avec ses trésors, et s'en retourna en Austrasie : toute la révolution est dans ces paroles. La royauté ne fut pas supprimée : mais le duc des Francs ne conserva un roi qu'afin de pouvoir montrer de loin en loin, au peuple assemblé, un prince

du sang de Clovis. On a appelé ces princes les rois fainéants. Ils ne méritent pas que leurs noms soient tirés de l'obscurité où de leur vivant même ils étaient tombés.

Pépin flatta les grands, mais rétablit l'antique usage des champs de mars qui lui donnait contre eux un appui dans la masse des hommes libres, en consultant chaque année, au mois de mai, cette assemblée sur la paix et la guerre. Il essaya de rattacher les Neustriens à sa cause en faisant épouser à son fils Drogon la veuve de leur dernier maire, Berthaire, et laissa l'Aquitaine s'organiser pacifiquement sous des chefs nationaux; mais il tourna ses armes contre les tribus germaniques qui remuaient et vainquit Radbod, duc païen des Frisons, les Suèves et plusieurs autres nations. De précieux auxiliaires l'aiderent dans cette lutte : ce furent les missionnaires qui cherchaient à gagner à l'Évangile ceux que Pépin tâchait de gagner à la paix en les enfermant dans un grand empire. Saint Willibrod, nommé par le pape archevêque des Frisons, en 676, convertit Radbod.

Pépin mourut en 714 : ses deux fils, Drogon et Grimoald, étaient morts avant lui; Théobald, fils de Grimoald, étant en bas-âge, fut institué par Pépin maire de Neustrie et d'Austrasie, sous la tutelle de son aïeule Plectrude. Mais les Neustriens prirent un maire de leur choix, Rainfroy, et se jetèrent sur l'Austrasie par l'ouest, tandis que les Frisons et les Saxons l'attaquaient par l'est. Les Austrasiens mirent alors à leur tête un fils naturel de Pépin, Charles, âgé de vingt ans, qui vainquit d'abord les Neustriens à Vincy, près de Cambrai (717), puis une seconde fois près de Soissons : laissant alors sur le trône Chilpéric II, fantôme de roi qu'avait établi Rainfroy, il gouverna sous son nom, contraignit les Alamans, les Bavares, les Thuringiens à reconnaître la vieille suprématie des Francs, menaça les Frisons et pénétra par six fois sur les terres des Saxons.

Mais sa plus grande gloire fut d'avoir sauvé la France de l'invasion musulmane que l'Afrique et l'Espagne venaient de subir. Les Arabes franchissant les Pyrénées, avaient pénétré en Gaule par la Septimanie, pris Narbonne, Carcassonne et Nîmes, assiégé Toulouse, presque détruit Bordeaux, envahi le Poitou et la Bourgogne, saccagé Autun et brûlé, en 731, l'église de Saint-Hilaire de Poitiers.

Le Mérovingien qui régnait à Toulouse sous le titre de duc d'Aquitaine, Eudes, se décida à recourir au puissant duc des Francs. Charles lui amena une puissante armée; la rencontre eut lieu aux environs de Poitiers. Le choc fut terrible. Trois cent mille Sarrasins, disent les vieux chroniqueurs, tombèrent sous l'épée des Francs. Charles y gagna le surnom de Martel; le duc d'Aquitaine, descendant de Charibert, lui prêta serment d'obéissance.

Les Bourguignons avaient refusé d'obéir aux indignes successeurs de Dagobert; Charles tourna ses armes contre eux. Lyon, Vienne, Valence, Avignon reçurent garnison franque. Quatre ans plus tard il pénétra dans la Septimanie, que les Arabes avaient conservée, détruisit Agde et Maguelone, démantela Nîmes et brûla ses arènes, sur lesquelles on voit encore les traces de l'incendie qu'il alluma. En 739, il acheva, par la prise des deux grandes cités d'Arles et de Marseille, la soumission de la Provence; celle de la Septimanie (la côte, du Rhône aux Pyrénées) était réservée à son fils Pépin.

Pour récompenser ses glorieux soldats, Charles leur distribua des terres ou bénéfices qu'il prit sur les immenses domaines de l'Église. Le clergé lui en garda rancune et maudit sa mémoire. Cependant il allait, quand la mort le surprit, passer les Alpes pour défendre le pape qui l'appelaient contre les Lombards (741).

Des deux fils aînés de Charles Martel, l'un, Carloman, reçut l'Austrasie et les pays d'outre-Rhin; l'autre, Pépin, eut la Neustrie et la Bourgogne. Depuis la mort de Thierry IV, en 737, Charles Martel avait laissé le trône vacant. Carloman fit comme lui. Il n'avait pas besoin, au milieu de ses leudes germaniques, de cacher son pouvoir sous le nom d'un roi et n'en reconnut pas. Pépin le Bref, maître des régions occidentales, voulut gagner les Neustriens en flattant leur vieil attachement pour la race royale de Mérovée; il proclama Childéric III. Il alla ensuite réduire le duc de Bavière, Odilon, qui refusait l'obéissance, dépouilla de ses États le duc des Alamans, et fit si rude guerre à Hunald, prince mérovingien qui portait le titre de roi ou de duc d'Aquitaine, qu'il se retira dans un monastère. Enfin il menaça les Bretons auxquels il prit Vannes. Son frère Carloman s'étant retiré en 747 au Mont-Cassin, où était déjà Hunald, il s'empara de son héritage au préjudice de ses neveux et resta seul maître de tout l'empire. Il voulut alors faire cesser le mensonge de cette royauté mérovingienne que nul ne connaissait plus. L'Église avait besoin du secours du puissant maire d'Austrasie pour protéger les missionnaires qui s'efforçaient de gagner à la foi chrétienne les peuples du nord de l'Allemagne, et pour défendre le saint-siège contre les Lombards. Aussi, Pépin, sûr de l'affection du pape Zacharie, lui fit porter cette question : « Ne vaut-il pas mieux que celui qui possède déjà l'autorité de roi le soit en effet? » Le pape répondit qu'il en devait être ainsi. En conséquence « Pépin fut appelé roi des Francs, oint, pour cette haute dignité, de l'onction sacrée, par la sainte main de Boniface, archevêque et martyr d'heureuse mémoire, et élevé sur le trône, selon la coutume des Francs, dans la ville de Soissons (752). Quant à Childéric qui se parait du faux nom de roi, Pépin le fit mettre dans

un monastère. » C'était celui de Saint-Bertin, près de Saint-Omer. Il y mourut trois ans après.

La fin de cette première dynastie de nos rois n'excita pas un regret et ne laissa pas un souvenir. Ce fut à peine si les contemporains s'en aperçurent.

Pépin, surnommé le Bref à cause de sa courte taille qui n'était rien à sa force, s'il faut en croire la douteuse anecdote qui le montre abattant d'un seul coup la tête d'un lion que personne n'osait affronter, fit d'abord deux expéditions contre les Saxons qu'il rendit tributaires; puis il alla en Italie soutenir, contre les Lombards, le pape Étienne II qui était venu, en 753, implorer sa protection, lui apporter le titre de patrice de Rome et le sacrer. Il marcha deux fois contre le roi Astolphe et le força à livrer Ravenne avec tout l'exarchat, qu'il céda au successeur de saint Pierre; cette donation fut l'origine de la puissance temporelle des papes (756).

Pépin prit ensuite Narbonne aux Arabes en 759 et dévasta méthodiquement pendant plusieurs années l'Aquitaine, dont le duc mérovingien Waïfre, fils d'Hunald, avait pillé les biens du clergé. Waïfre combattit héroïquement en reculant toujours; on n'en eut raison qu'en l'assassinant (768). Avec lui tomba l'indépendance de l'Aquitaine. Pépin mourut à Paris, au retour, la même année, laissant deux fils, Carloman, qui ne lui survécut que trois ans, et Charles, surnommé le Grand, ou Charlemagne, qui se fit décerner par les leudes de son frère; au détriment de ses neveux, les possessions de Carloman.

XXIV.

RÉUNION ET TENTATIVE D'ORGANISATION DE TOUT LE MONDE GERMANIQUE PAR CHARLEMAGNE. — SES GUERRES, SON GOUVERNEMENT. — ÉTENDUE ET DIVISIONS GÉOGRAPHIQUES DE SON EMPIRE. — PREMIER RÉVEIL LITTÉRAIRE (768-814).

Il faut faire deux parts du règne de Charlemagne (768-814) : les conquêtes et l'administration. Commençons par les conquêtes. Après s'être fait donner par les leudes le patrimoine de ses neveux, à la mort de son frère Carloman, en 771, Charlemagne fit la guerre au roi des Lombards, Didier, successeur d'Astolphe, qu'il avait insulté en répudiant sa fille et qui, en retour, avait donné asile à Hunald d'Aquitaine et aux fils de Carloman. Didier ayant voulu faire sacrer rois ces enfants par le pape Adrien, celui-ci s'y refusa et appela à son secours le roi des Francs. Charlemagne passa les Alpes, et tandis que

son armée tenait Didier assiégé dans Pavie, alla à Rome se faire nommer patrice et confirmer la donation de Pépin. Didier, contraint de se rendre avec ses enfants, fut enfermé dans un monastère, et Charles prit le titre de roi d'Italie (774).

Il fit ensuite aux Saxons une guerre qui dura trente-trois ans, et dont la religion fut le prétexte. Les Saxons ayant brûlé l'église de Deventer, Charles dévasta tout le pays par le fer et le feu, prit le château d'Ehresbourg et renversa l'idole Irminsul, patriotique souvenir d'Hermann, le libérateur de la Germanie contre les Romains. En 774, Charles était en Italie; les Saxons essayèrent de brûler l'église de Fritzlar; il accourut et commença une guerre d'extermination dont les principaux incidents furent la victoire de Buckholz, le massacre de quatre mille cinq cents Saxons, décapités à Verden, la translation d'une partie de ce peuple dans d'autres provinces et la conversion forcée des habitants. Le héros de la résistance fut Witikind, qui ne se soumit qu'en 785 et reçut le baptême à Attigny. La dernière révolte fut de l'an 803. Dès l'année 787, Charles avait promulgué pour l'organisation de la Saxe un capitulaire où la peine de mort se retrouve presque à chaque article.

Il fallut ensuite combattre les Avars et les Bavares, ligués contre lui avec les Grecs et le duc de Bénévent. Tassillon, duc de Bavière et gendre du roi Didier, enveloppé par trois armées, parut en suppliant devant Charles, fut condamné à mort par l'assemblée des Francs, et enfermé avec son fils dans un monastère; le duché de Bavière, divisé en comtés, fut administré par des comtes francs. Les Avars, arrivés trop tard au secours du Bavares, furent refoulés dans la Pannonie, en 788, et perdirent leur *ring* ou camp, où les Francs firent un grand butin. L'année suivante, 789, les Wiltzes, qui désolaient la Saxe, furent rendus tributaires, et une armée fut envoyée sur l'Eyder pour fermer aux Danois l'entrée de l'empire.

L'Aquitaine s'était révoltée à la mort de Pépin sous le vieil Hunald, qui était sorti de son monastère pour venger Waïfre; mais elle avait été promptement replacée sous le joug et érigée en royaume pour Louis, fils de Charles. La domination franque touchait aux Pyrénées; les armées de Charlemagne les franchirent par la Navarre, qui se soumit (778), et par le comté de Barcelone, qui fut enlevé aux Sarrasins (801). De ce côté, les Francs éprouvèrent cependant un désastre à leur première campagne, celui de Roncevaux, où des Basques surprirent leur arrière-garde. Roland, le neveu de Charlemagne, le fabuleux héros des poèmes chevaleresques, y fut tué (778). Une expédition dirigée sur la Corse, la Sardaigne et les Baléares, en chassa les Sarrasins (779). Six autres